

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## FEUILLETON.

VOL. I.

MONTREAL, 15 NOVEMBRE 1865.

No. 4

LES  
Compagnons de la Croix-d'Argent.

## CHAPITRE VII.

LES COMPAGNONS NOIRS ET LEUR CHEF  
CHAULAT.

Chopin reprit ses sens.

Combien de temps était-il resté évanoui ? Il n'en sut rien.

A peine avait-il les yeux ouverts, il remarqua qu'une lumière plus vive pénétrait, passant sous la porte.

Il entendit un bruit de pas.

Ce bruit était extrêmement léger ; ces pas étaient assurément des pas de femme.

— Êtes-vous là ? dit une voix d'une extrême douceur.

— Oui, répondit Claude, à moitié mort. Donnez-moi à boire, pour l'amour de Dieu !

— Parlez bas, ou vous êtes perdu.

— Êtes-vous blessé ?

— Non, j'ai reçu un coup violent sur la tête.

— C'est tout ?

— Oui, mais où suis-je ?

— Pas de questions. Si on vous donnait les moyens de vous sauver, où iriez-vous ?

— J'irai où on voudra, mais au nom du ciel, sauvez-moi d'ici.

— Chut ! chut !

— Qu'y a-t-il ?

— Faites silence, ou vous êtes mort, répondit précipitamment la voix.

Claude entendit s'éloigner la personne qui lui avait parlé à travers la porte.

Il ne doutait point que ce ne fût la jeune fille qu'il avait aperçue dans le

cabaret, au moment où ses agresseurs s'étaient jetés sur lui.

Il resta quelques instants sans entendre rien.

Puis un bruit sourd, résonna dans le souterrain :

Le bruit d'abord éloigné se rapprocha du lieu où Claude était enfermé.

— Lâchez-le.

— Il roulera tout seul.

— Poussez.

— Laissez-le là auprès des autres tonneaux.

— Nous en aurons besoin bientôt.

D'après ces paroles, et le roulement sourd qui les accompagnait, Claude conjectura que l'on venait de descendre dans le souterrain des tonneaux :

Si je suis dans les caves d'un marchand de vins, pourquoi m'y avoir jeté d'une façon si étrange ? se demandait-il.

Les hommes qui avaient roulé, le tonneau, s'éloignèrent.

Quelques instants après, Claude entendit de nouveau qu'on s'approchait. La douce voix qui lui avait parlé quelques moments auparavant, reprit :

— Ils ne vous ont rien dit ?

— Non, répondit Claude.

— Tenez, baissez-vous ; voici du pain et des fruits. Je ne puis vous donner à boire : mangez ces fruits.

Claude vit une blanche main de femme qui, sous la porte, lui passait un morceau de pain et quelques prunes noires.

— Vous me sauvez ! Qui êtes-vous ?

— On ne répond pas.

— Est-ce vous que j'ai entrevue dans le cabaret là-haut ?

— Oui.

— Quelle heure est-il ?

— Il va être huit heures.

— Du matin ?

— Non, du soir.

— Comment ! depuis quand suis-je ici ?

— Depuis hier soir samedi. Voilà vingt-quatre heures.

— Qu'est-ce qu'on veut faire de moi ?

— Je ne sais pas.

— On veut me laisser ici mourir de faim.

— Je veux essayer de vous sauver. Qui êtes-vous ?

— Je suis un pauvre ouvrier charpentier.

— Charpentier ?

— Oui, pourquoi ?

— Est-ce que vous êtes Compagnons de la Croix ?

— Qu'est-ce que cela fait ? demanda Claude qui ne voulait pas trahir les secrets du Compagnonnage.

— Si vous l'êtes et qu'on vous le demande ici, ne l'avouez pas, au nom du ciel ! Ce serait une raison de plus pour vous tuer.

— Ils veulent donc me tuer ?

La voix ne répondit pas.

On entendit appeler.

— La Miette ! la Miette ! criait-on.

Celle que Claude pensait être la fille du Marseillais s'éloigna précipitamment.

Tiens, dit-il en lui-même, la Miette ! un singulier nom.

Il écouta.

Aucun bruit ne vint à son oreille.

Il retomba dans la plus sombre tristesse.

Depuis que la jeune fille s'était éloignée, il lui semblait qu'il était abandonné du ciel.

Au bout de quelques instants, il entendit des pas qui s'approchaient.

Une clé grinça dans la serrure rouillée.

La porte s'ouvrit.

Celui qu'on appelait l'Américain, et qui avait, la veille, si rudement enlevé Claude, se présenta.

C'était réellement un homme terrible.

Ses épaules énormes semblaient assez fortes pour supporter les plus lourds fardeaux.

Sa tête était singulière. Il était laid, horriblement laid.

Quelle maladie avait creusé dans la peau de la figure des cicatrices. On y voyait comme les traces de plaies fermées.

D'épais sourcils cachaient deux yeux noirs, pleins d'un feu satanique, très-petits.

Un regard affreux animait par instants cette face hideuse.

Ce formidable personnage portait des vêtements en lambeaux : une culotte de toile où l'œil distinguait des taches d'un rouge sombre — du vin ou du sang ? — une petite veste de laine brune, une chemise ouverte laissant voir la puissante encolure d'un véritable géant.

Claude Chopin ne put se défendre d'un mouvement d'horreur en voyant pour la seconde fois ce monstre humain.

L'Américain parut étonné de trouver Claude Chopin debout, éveillé ; il pensait qu'après vingt-quatre heures passées sans boire ni manger, la victime serait tombée épuisée.

Il ne savait pas que la Miette avait porté à Claude quelques aliments.

— Viens-la, dit-il mon garçon ; viens manger un morceau ! il faut refaire ses forces.

La parole de l'Américain était pleine d'une expression d'ironie railleuse.

— Où me menez-vous ? fit Claude.

— A table, répondit l'Américain avec un horrible jurément : passe devant.

Claude sortit de l'étroit cachot où il était enfermé.

L'Américain tenait à la main une lanterne ; elle était entourée d'un petit grillage en fer et d'un double verre.

Claude remarqua cette forme inusitée.

De longues galeries obscures s'ouvraient de plusieurs côtés.

— Marche, dit l'Américain en indiquant à Claude l'une d'elle. Marche devant.

Claude s'engagea dans la galerie.

Son sinistre conducteur le suivait, éclairant ses pas par la lumière vacillante et sourde de la lanterne grillée.

L'écho répétait sous les voûtes sombres les pas de Claude et de l'Américain.

Chopin se demandait tout bas où il pouvait être.

La galerie qu'il suivait était tantôt étroite, tantôt très-large ; le sol était jonché de fragments de pierre.

Chopin comprit qu'il se trouvait dans quelque ancienne carrière abandonnée.

De temps en temps il voyait se dresser le long des murs des tonneaux amoncelés.

Le cabaretier avait-il fait d'une ancienne carrière une cave pour son commerce ?

Ces souterrains semblaient immense à Claude.

Il marchait ainsi.

Au bout de quelques instants la galerie tourna à angle droit, puis elle fit un second coude.

Claude et son guide se trouvèrent dans une vaste salle, une dizaine de lanternes pendues aux parois du souterrain y répandaient une clarté incertaine.

Au milieu de la pièce se trouvait une table de bois, autour de laquelle étaient assis une vingtaine d'hommes silencieux, à figure presque aussi terrible que celle de l'Américain.

Un plat fumait au milieu de la table chargée de bouteilles.

Au moment où Claude parut, les convives se retournèrent.

— Tiens, voilà le gars ! dit l'un.

Ce n'est ni de Paris, ni des environs, dit un autre : ça vient du Nord, vous verrez.

Chopin avait sur la tête son bonnet de laine. L'Américain, qui entraît après lui dans la salle, lui jeta à terre, par un vigoureux coup de poing, le bonnet.

— On se découvre devant les anciens, cria-t-il d'une voix moqueuse.

Claude rougit : le sang lui monta à la figure.

Il éprouva une sensation pénible à la tête : le plus léger coup ravivait la douleur du coup qu'il avait reçu l'avant-veille en descendant l'escalier.

Il se retourna.

La colère dominant tout autre sentiment, il allait se jeter sur l'Américain.

Il élevait déjà le bras.

A bas les pattes ! cria celui-ci.

Claude allait frapper.

Il vit derrière l'Américain, dans la galerie par laquelle il venait de passer, la fille du Marseillais.

Elle était réellement fort belle cette jeune fille.

Elle joignait les mains comme pour supplier : elle regardait Claude avec des

yeux pleins d'effroi, de compassion et de prière.

Ce n'était pas pour l'Américain que la jeune fille était effrayée. Le terrible personnage s'était redressé, il s'apprêtait à saisir Claude.

Il semblait que dans l'étreinte de ses bras puissants il allait écraser le jeune ouvrier.

C'était pour Chopin que la jeune fille avait peur.

Une réflexion subite mit cette pensée au cœur du jeune homme : il s'arrêta.

L'Américain parut étonné : il attendait le coup de Chopin pour le terrasser.

Claude se retourna, se baissa et prit son bonnet à terre : il ne le remit pas sur sa tête.

Cette douceur inattendu irrita l'Américain : il allait frapper Claude.

— Laisse-le, laisse-le, crièrent les convives près de la table. Nous verrons ensuite.

— J'aurais voulu donner une petite leçon qui apprît les convenances au jeune homme, grommela l'Américain.

— Avance ici, dit l'un des personnages qui semblait tenir, à la table, une place d'honneur.

Claude avança.

Tous les yeux des convives étaient fixés sur lui.

— Comment t'appelles-tu ?

— Chopin.

— Tu as un autre nom ?

— Oui, Claude, Claude Chopin.

— D'où viens-tu ?

— De mon pays, de Soissons.

— Qu'est-ce que tu faisais là-bas ?

— J'étais charpentier, je le suis encore.

Il y eut un mouvement parmi ceux qui assistaient à cette scène étrange.

— Charpentier, ah ! reprit l'interrogateur, es-tu pour maître Jacques ou pour maître Soubise ?

— Je ne sais pas, répondit Claude. Il ignorait en effet que très-anciennement le Compagnonnage s'était divisé entre les Compagnons de maître Jacques et ceux de maître Soubise, et qu'une ardente hostilité avait séparé ces deux *dévoirs*.

— Comment ! tu ne sais pas ! tu es compagnon ?

Cette question éclaira Claude : il se

rappela que dans la galerie, un peu avant d'arriver à la salle où il se trouvait, il avait vu entassés des bisagués, des ciseaux, des pioches, des niveaux, des maillets, des galères, des essettes, des doloires, et tous les outils dont se servent les charpentiers.

Je suis ici au milieu de Compagnons noirs, pensa-t-il avec terreur.

— Hé bien, es-tu compagnon ?

— Non, répondit-il, sentant que, s'il s'avouait compagnon de la Croix, il était mort, et se rappelant d'ailleurs la recommandation de la Miette, la fille du Marseillais.

— Comment non ? tu mens, tu es Compagnon de la Croix-d'Argent ?

Claude ne répondit rien.

— Pourquoi ne dis-tu rien ?

— J'ai répondu.

— Qu'est-ce que fait ton père ?

— Il est mort ; il était charpentier.

Il se fit de nouveau un mouvement parmi les assistants.

— Et pourquoi viens-tu à Paris ?

— Pour travailler.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt-deux ans à la Saint-Martin.

— Et où allais-tu l'autre soir ?

Le cabaretier était assis à un bout de la table, il prit la parole.

— Il allait à l'auberge de la Croix-d'Argent, il m'a demandé son chemin — il s'adressait bien ! et il se mit à rire.

— Ah ! tu allais à la Croix-d'Argent ! tu es Compagnons de la Croix ! il n'y a pas à dire non, mon gars.

Claude ne répondit pas.

— Nous allons voir, dit l'Américain.

Il s'avança vers Chopin, lui arrachant brusquement son vêtement, et lui mit à nu la poitrine.

— Il n'a pas la croix, murmura-t-il.

La mère de Claude Chopin, prévoyant qu'il pourrait faire quelque mauvaise rencontre de Compagnons noirs, avait cousu dans la veste du voyageur le symbole du Compagnonnage.

L'interrogatoire reprit.

— Tu connais le père Brulot ?

— Non, je ne l'ai jamais vu.

— Pourquoi vas-tu chez lui ?

— C'est le frère de ma mère, et il m'a écrit qu'il voulait me donner de l'ouvrage.

— Oui, oui, de l'ouvrage ! il te fait

venir pour t'affilier aux Compagnons de la Croix !

Les questions et les réponses se pressaient.

On entendit des pas dans la galerie qui donnait accès dans la salle où les convives étaient attablés.

Le silence se fit.

Un homme parut.

C'était un des hommes qui reçurent plus tard de la suite des événements révolutionnaires la plus terrible célébrité.

C'était Chaulat.

Il était né en 1730, il avait 59 ans en 1789.

Fils d'un cabaretier de Romainville, élevé durement au milieu de la débauche, il s'était instruit à une rude et funeste école.

Il était doué d'une intelligence supérieure : un oncle, frère de sa mère, l'ayant tiré vers l'âge de dix-huit ans du cabaret paternel, l'avait placé au collège d'Harcourt.

Vieil écolier, au milieu de camarades plus jeune et plus instruits, son caractère naturellement sombre était devenu plus sombre encore.

Insulté au collège par un élève, dont la famille était plus puissante que l'oncle de Chaulat, le jeune homme, enfant la veille, voulut se venger.

Il frappa le camarade qui l'avait outragé.

Il fut puni avec une sévérité excessive.

L'écolier, cause indirecte de cette punition, injuste par son exagération, appartenait à l'aristocratie.

Chaulat, irrité d'un courroux impuisant et dissimulé, se prêta tout bas à lui-même le serment d'Annibal.

Il promit qu'un jour l'homme mûr laverait dans le sang de toute la noblesse française l'insulte faite à l'écolier plébéin par l'écolier aristocrate.

Haineux contre tout ce qui s'élevait, Chaulat brûlait d'une indignation pleine d'ignorance, mais d'autant plus passionnée, contre le clergé.

Un prêtre était pour lui un noble, un aristocrate.

Chassé du collège d'Harcourt vers l'âge de vingt-un ans, Chaulat avait été militaire.

Il avait servi en France, puis à l'étranger.

Il avait été en Angleterre, même, disait-on, en Amérique.

Sa jeunesse était connue. Son âge mur était couvert d'un voile impénétrable.

Les uns prétendaient que Chaulat s'était marié : que même il avait épousé une fille de la noblesse. On ajoutait que sa femme était morte après l'avoir trahi. On allait jusqu'à soupçonner Chaulat de l'avoir tuée.

D'autres assuraient que Chaulat, marié, avait eu un fils, que ce fils était mort d'une manière misérable.

Les récits les plus contradictoires couraient sur l'existence qu'avait menée Chaulat.

C'était un de ces hommes dans la vie desquels il y a un drame.

En 1789, Chaulat était à Paris. Il avait voulu être élu, dans un baillage, député aux états généraux. Il n'avait eu qu'un petit nombre de voix.

De quoi vivait-il ? nul ne le savait.

Il habitait dans le faubourg Saint-Antoine une rue déserte, une maison solitaire.

On disait dans le quartier qu'il y recevait quelquefois, la nuit, d'étranges visites ; des hommes qui paraissaient craindre d'être vus, se glissaient le long des murs, entraient vers minuit, ressortaient avant le jour.

Le lieutenant de police s'était inquiété : le bruit courait que Chaulat avait chez lui un dépôt d'armes cachées.

On avait fait une perquisition.

On n'avait rien trouvé.

Chaulat était un homme de haute taille.

Il était remarquablement maigre, ses yeux noirs pleins d'un feu sombre se cachaient sous d'épais sourcils.

Il avait la tête couverte d'une forêt de cheveux très-abondants, et dressés naturellement sur le front.

Chose étrange ! les sourcils et les cheveux étaient blancs.

On disait que de très-noirs qu'ils étaient auparavant, les cheveux de Chaulat étaient devenus blancs tout-à-coup à la nouvelle d'un grand malheur qui était venu le frapper.

Quel était le malheur ? on l'ignorait. Au moment où Chaulat parut, les sombres convives assis autour de la table se turent.

Le Marseillais se leva. Il avança une chaise : Chaulat s'assit. Chaulat regarda autour de lui ; il fixa successivement les yeux sur chacun de ceux qui étaient à la table.

Son regard rencontra Claude Chopin. — Quel est cet homme, demanda-t-il au cabaretier ?

— C'est un garçon charpentier, un Compagnon de la Croix, qui est entré samedi boire là-haut.

— Pourquoi est-il ici ? Chaulat adressa cette question avec un ton de sévérité.

Le cabaretier expliqua que pendant que Claude était à boire, il y avait eu du bruit dans le souterrain ; que Claude avait entendu ce bruit, et que dans la crainte qu'il n'allât les dénoncer le cabaretier l'avait arrêté.

— L'Américain et le Marseillais m'ont aidé, ajouta le cabaretier.

Le front de Chaulat laissa voir l'expression d'une profonde contrariété.

— Que comptez-vous faire maintenant de ce garçon ? demanda-t-il.

— C'est un Compagnon de la Croix-d'Argent. Et vous voulez le tuer ! mais malheureux ! n'oubliez-vous donc jamais vos querelles mesquines de compagnonnage ? quand donc n'aurez-vous plus qu'une pensée : le grand dessein révolutionnaire, que nous avons juré d'accomplir, la vengeance sociale !

En disant ces derniers mots l'œil de Chaulat s'illumina d'un feu sinistre.

Il se tourna vers Claude Chopin pour lui demander d'où il venait, comment il se nommait.

Le cabaretier répondit en racontant à Chaulat ce qu'avait dit Chopin.

Chaulat écoutait silencieux.

Il tenait les yeux fixés sur Claude avec un air de profonde pitié.

Le jeune homme était très-pâle. L'émotion, le besoin de nourriture, la fatigue, la crainte de la mort, dominaient sa nature, il tremblait.

— Depuis quand est-il ici ? demanda Chaulat.

— Depuis samedi.

— Lui a-t-on donné à boire, à manger ?

Personne ne répondit.

— Vous êtes des monstres, dit Chaulat d'une voix tremblante de colère.

Il versa un verre de vin, et tailla un large morceau de pain.

— Mange cela, mon garçon, et ne tremble pas. Jamais en ma présence et de ma volonté un fils du peuple qui n'aura rien fait contre nous ne perdra seulement un cheveu.

Claude prit le pain et le vin.

Il voulut manger : il ne put avaler un morceau.

L'émotion lui serrait la gorge.

Il y eut un moment de silence.

Les Compagnons noirs se taisaient, n'osant lever les yeux.

Ces hommes étaient comme terrifiés par la présence de Chaulat.

Celui-ci, après avoir réfléchi, se tournant vers le cabaretier.

— Arné ! dit-il, — c'était le nom du cabaretier. Il leva la tête.

— Ce garçon a-t-il une mère ?

— Oui, une vieille femme.

— Elle habite ?

— Soissons.

— Cela est sûr ?

— Il le dit.

Chaulat garda quelques minutes le silence.

Il paraissait préoccupé d'une idée grave, nul n'osait l'interrompre.

Il reprit !

— Avez-vous parlé devant lui de projets ?

Le cabaretier, le Marseillais, l'Américain firent de la tête un signe négatif.

Chaulat se tourna vers Chopin.

— Mon garçon, dit-il, tu vas sortir d'ici, — pas maintenant, il fait déjà jour, — ce soir.

Les joues de Claude se colorèrent subitement, l'espérance y rappelait le sang.

— Tu marcheras droit devant toi sans te retourner, et puis, quand tu seras à cent pas d'ici, tu oublieras tout ce que tu as vu, tout ce que tu as entendu ; tu ne diras jamais, quand même on te mettrait à la question, que tu es entré dans le cabaret là-haut. Si on trouve, où tu vas, que tu arrives en retard, tu

raconteras ce que tu voudras ; mais jamais, à qui que ce soit, tu ne diras la vérité. Est-ce convenu ?

— Je vous le promets, dit Claude Chopin, d'une voix encore troublée par la crainte.

— Il faut lui faire jurer, dit un des Compagnons.

Chaulat regarda celui qui venait de faire cette proposition. Le sourire d'un profond mépris plissa ses lèvres : il haussa légèrement les épaules.

— Si tu parles de ce qui t'est arrivé la première fois il ne te sera fait aucun mal, entends-tu bien ?

Claude parut très-étonné.

— Seulement, dans les vingt-quatre heures qui suivront le plus petit mot que tu auras laissé échapper sur notre compte, parlas-tu seul à seul avec ton meilleur ami, avant les vingt-quatre heures peut-être, ta mère qui habite Soissons, verra entrer chez elle deux ou trois Compagnons noirs ; tu connais les Compagnons noirs ?

Claude Chopin fit de la tête un signe affirmatif.

— Ils lui diront que tu es mort, et cette nouvelle fera grand mal à ta mère ; ensuite ils lui couperont la tête, et ils te la feront parvenir quelque part que tu sois.

Une indicible horreur tortura l'âme de Chopin.

— Je vois que tu seras discret, ajouta Chaulat avec un sourire sinistre de satisfaction.

Et s'adressant à l'Américain :

— Emmenez-le d'ici ! vous le ferez sortir à la nuit prochaine.

Claude s'en alla : le Marseillais le reconduisit par les longues galeries vers la cellule où il avait déjà été enfermé.

C'était l'entrée d'une petite galerie plus basse que les autres, dont on avait condamné l'accès.

On avait seulement, dans la profondeur formée par la voûte, laissé libre un étroit espace qu'une porte fermait.

Le Marseillais y poussa Claude.

Le neveu du père Brutot pensait que dans quelques heures il pourrait embrasser son oncle.

— Vous n'oublierez pas de me tirer d'ici, dit-il au Marseillais.

— Sois tranquille, mon compagnon, murmura le sinistre personnage.

Claude lui trouva dans la voix un accent ironique.

— Aurait-il sur moi des projets particuliers ? se demanda-t-il tout bas avec terreur.

## CHAPITRE VIII.

COMMENT LA MIETTE VINT AU SECOURS DE CLAUDE CHOPIN, QUI SANS

ELLE EUT PERDU LA VIE.

Claude passa dans l'obscurité de l'étroit espace où il était enfermé un temps qui lui parut très-long.

Enfin il entendit des pas.

Une main légère ouvrit la serrure.

Claude vit devant lui la Miette, une lanterne à la main.

— Sortez, lui dit-elle.

— Comment, fit Claude tout ému, c'est vous ?

— Oui, ils sont sortis tous.

— Vous êtes seule ici ?

— Oui.

Claude était un honnête garçon, assez embarrassé de son naturel avec les jeunes filles qu'il ne connaissait pas.

A Soissons les choses allaient bien, et Claude était brave ; tout le monde le connaissait et l'aimait.

A la fête de Crouy, Claude Chopin était un des plus beaux danseurs.

Nul mieux que lui ne menait une bourrée.

Il trouvait la Louise bien jolie, et il le lui avait dit cent fois sans qu'elle songeât à s'en fâcher.

La Marion se moquait toujours de lui, prétendant qu'il avait les jambes trop longues pour danser, et lui conseillant, puisqu'il était charpentier, de les raccourcir seulement d'un demi-pouce.

Il avait maintes fois embrassé sa cousine, la fille d'un Chopin, qui habitait à Longpont, pour se payer des peines prises à dénicher les nids de merle qu'il lui apportait.

Ni les compliments qu'il faisait à la Louise, ni les railleries de la Marion, ni les francs et gros baisers qu'il donnait sur les deux joues à sa cousine n'avaient jamais fait battre plus vite le cœur de Chopin.

Toutes les fillettes de Soissons, de Crouy et des environs n'étaient pour lui que de bons camarades, avec lesquels il était allé à l'école, au catéchisme, et auxquels il ne fallait pas donner de coups de poing.

Quand Chopin vit devant lui la Miette, une lanterne à la main, lui souriant, ce fut tout autre chose.

Il se sentit tout ému.

Les jambes lui tremblaient comme les étais d'un échafaudage ébranlé par un grand vent.

Les oreilles lui tintaient de la plus singulière façon.

Il se sentait intimidé par la vue de cette jeune fille qui certes n'avait point l'air de lui vouloir de mal, plus qu'il n'avait été effrayé quelques heures auparavant par les menaces de mort qui lui étaient adressés.

Chopin ne soupçonnait pas le moins du monde la véritable cause du malaise qu'il éprouvait.

C'est la faim, se disait-il à lui-même ; ça étourdit de rester si longtemps sans manger.

La jeune fille reprit :

— Il faut vous sauver d'ici, et bien vite.

— Pourquoi, répondit Chopin, puisqu'on doit me faire sortir ?

— Pas du tout, reprit vivement la jeune fille ; ils vous tueront ; ils ont peur que vous ne les trahissiez ; ils disent qu'il n'y a que les morts pour ne point parler.

Alors elle expliqua rapidement à Chopin le danger qu'il courait.

— Le chef — elle appelait ainsi Chaulat — voulait que Claude eût la vie sauve ; mais l'Américain avait peur des dénonciations, et il avait résolu de se défaire de lui, et de ne pas lui laisser revoir le jour.

Chopin comprit que le Marseillais et le cabaretier étaient dans le même dessein, et qu'ils agissaient tous trois à l'insu du chef.

— Mais vous ? dit-il en regardant la Miette avec des grands yeux, qu'il ouvrait comme il faisait quand à Soissons il voyait dans la cathédrale passer les reliques de saint Gervais et saint Protais, portées par les chanoines.

— Moi, répondit la Miette, moi, je veux vous sauver.

— Comment faire, demanda Claude ?

— Écoutez bien et faites ce que je vous dirai.

— J'écoute.

— Vous voyez des tonneaux, là dans le fond ?

— Oui.

— Roulez-en un par ici, il est lourd, mais vous êtes fort.

— Oui, je suis fort, répondit Claude, flatté secrètement que la jeune fille eût remarqué un des mérites dont dans son état de charpentier il était le plus fier.

Il s'approcha des tonneaux.

Il en choisit un, et le roula de l'autre bout de la galerie, à une place que lui indiqua la Miette.

— Il y a du vin là dedans ?

— Non.

— De la bière ?

— Non.

— Quoi donc ?

— De la poudre ; mais, travaillez et dépêchez-vous.

— C'est fait.

— Bien, voici là des tonneaux vides.

— Je les vois.

— Hé bien ! il faut faire sauter une planche.

— Et puis ?

— Et puis vous mettre dans le tonneau.

Claude regarda la jeune fille avec des yeux où elle put voir la marque de la plus profonde stupéfaction.

— Vous n'y pensez pas ?

— Si fait ! reprit la Miette avec une grande fermeté et une grande douceur ; il n'y a pas d'autre moyen pour vous de sortir du souterrain.

— Comment ! mais ouvrez-moi la porte là-haut ?

— La porte est fermée, je n'ai pas la clé, et il y a quelqu'un d'ailleurs probablement dans le cabaret.

— Mais il y a d'autres issues.

— Aucune.

— C'est impossible !

La jeune fille haussa légèrement les épaules.

— Vous perdez le temps, dit-elle, et dans quelques instants il sera peut-être trop tard.

— Mais enfin, qui êtes-vous ? vous demanda Claude.

— Je ne vous ai pas demandé, qui vous étiez la première fois que j'ai tâché de vous servir.

Claude rongit jusqu'aux oreilles.

— Qu'est-ce que j'ai fait pour que vous vouliez me sauver ?

— Rien ! dit la jeune fille, mais vous ferez...

— Quoi ? demanda rapidement Claude Chopin.

La jeune fille rongit à son tour : elle hésita à répondre.

— Vous direz à votre mère de prier pour les filles qui n'ont pas de mère — maintenant hâtez-vous.

Claude eut rapidement défait une planche.

Quelque étourdi qu'il fût par tout ce qui lui était arrivé d'extraordinaire et surtout par la présence de la Miette, Chopin faisait les réflexions les plus circonspectes.

— Je ne vois pas, dit-il, comment une fois dans ce tonneau je sortirai de ce souterrain.

— Voici : cette nuit, les Compagnons doivent emporter ces tonnes ; ayez soin de ne point bouger, et de vous tenir parfaitement immobile ; puis, quand vous entendrez frapper trois coups, vous pourrez faire sauter la douve et sortir ; et une fois sorti vous serez sauvé.

Chopin écoutait de l'air d'un homme à qui l'on dirait que pour aller de Versailles à Paris il faut passer par la lune.

Il regardait le tonneau vide et entr'ouvert.

Il regarda la Miette.

— Allons, dit-elle, poussez le tonneau vide auprès des tonneaux pleins.

Chopin roula le tonneau.

— Maintenant ! dit la Miette.

— Maintenant ? demanda Chopin.

— Maintenant il faut me faire ici une promesse devant Dieu.

— Une promesse ?

— Oui, et montrant du doigt la galerie qui conduisait à la salle où Claude avait comparu devant les Compagnons noirs, elle ajouta : tantôt ils n'ont pas voulu vous faire jurer. Ceux qui n'ont pas de foi ne croient pas à celles des autres ; mais moi...

— Mais vous ? interrompit Chopin.

— Moi, je crois en vous, je ne vous demande pas si vous avez une mère, une sœur, une jeune fille que vous aimiez — en disant ces derniers mots la Miette rougit légèrement.

— Je n'ai que ma mère au monde ; mais je l'aime si fort que si je savais qu'il lui serait fait quelque mal, à cause de moi, j'en mourrais à l'instant.

— Si vous ne dites rien, il ne lui sera rien fait.

— Vous en répondez ?

— J'en réponds, mais...

— Mais quoi ? demanda Claude rapidement.

— Jurez que pour l'amour et en bon souvenir de moi, qui vous ai sauvé, vous ne dénoncerez jamais ce qui se fait ici.

— Je vous le jure ! répondit avec une sorte d'exaltation le neveu du père Brulot.

— Devant Dieu ?

— Devant Dieu.

Il y eut un moment de silence.

— Vous pensez donc, reprit Claude, que j'aurais le cœur d'exposer ma mère par une parole imprudente ?

— Non, mais votre mère est vieille ; elle peut mourir, et alors...

C'est vrai, murmura Chopin, et alors je me souviendrai de vous.

La Miette vivement émue se détourna. Le neveu du père Brulot ne vit pas l'émotion de la jeune fille. La lueur douteuse de la lanterne grillée éclairait mal le souterrain.

Chopin regardait la tonne vide.

Toute sa circonspection était en éveil. C'est cependant un singulier moyen de se sauver ! disait-il.

La Miette aurait pu répondre à Chopin que le même moyen avait réussi, en 1596, au fameux ligueur du Tenage pour sortir du château de Dombs ; en 1633, au chevalier d'Esfers, pour échapper à Richelieu ; en 1670, à Signoley, pour se sauver du Mont-Saint-Michel ; en 1742, à José Marino, pour s'évader de la Bastille.

Mais la Miette ne connaissait ni du Tenage, ni le chevalier d'Esfers, ni Signoley, ni l'infortuné José Marino.

— Vous êtes sûre que, si je reste, on me tuera ?

— Sûre.

— Ce soir ?

— Ce soir, dans une heure peut-être.

— Mais, si on roule le tonneau, ou je serai enfermé ?

— On ne roule pas les tonneaux de poudre.

Chopin ne se décidait pas.

Le croira-t-on ? quelque terrible que fût la situation dans laquelle il se trouvait, il n'était pas fâché de prolonger la conversation avec la Miette.

Elle était charmante.

Ses yeux bleus et pleins d'une douceur infinie se fixaient sur Claude, avec une compassion pleine de tendresse.

Elle ne paraissait guère avoir plus de seize ans, mais son regard brillant témoignait une intelligence précoce.

Son costume contrastait singulièrement avec les lieux et les hommes au milieu desquels elle vivait.

La petite robe bleue qu'elle portait n'était pas le vêtement d'une fille des Compagnons noirs.

Chopin ne pouvait se lasser de regarder la Miette.

Tout embarrassé qu'il fût avec elle, il trouvait un grand plaisir à sa cause.

— Et vous ? pourquoi restez-vous ici, demanda-t-il avec une brusquerie dont l'embarras était la vraie cause ?

La jeune fille redressa la tête fièrement.

— Pourquoi cette question ? fit-elle.

— Mais... et le neveu du père Brulot montra le souterrain, ce n'est point par goût qu'une fille de votre âge reste ici.

La jeune fille rougit, et murmura d'une voix faible.

— J'ai mon père.

— Le Marseillais ? demanda Claude.

On entendit un léger bruit dans une partie de la galerie.

— Chut, fit la Miette, cachez-vous. Et une fois dans le tonneau renfermez-le sur vous, et tenez-vous immobile.

Chopin s'engagea dans l'ouverture étroite.

— Attendez, dit la Miette, prenez ce marteau, cette pince et ce lingot de fer.

— Merci, dit Claude, mais je n'ai pas besoin de ce morceau de fer.

— Si fait, et encore de celui-ci, et de celui-là, fit-elle en mettant entre les

mains de Claude quelques lourds morceaux de fer.

— Que voulez-vous que je fasse de tout cela ? demanda Claude avec étonnement.

— Je veux que le tonneau dans lequel vous serez pése autant que les autres.

Claude fut frappé d'admiration. Qu'était donc cette jeune fille, pour prévoir tout ainsi, et n'être embarrassée par rien ?

Quelques instants après le tonneau était rangé près des autres, dont extérieurement il ne différait en rien.

(A continuer.)

## LES

### SABOTIERS DE LA FORET-NOIRE.

#### IV.

UN BIENFAIT EST QUELQUEFOIS PERDU.

(Suite.)

— Dois-je t'ouvrir mon cœur, Fritz, mon cher ami ? continua Gaspard en achevant de vider son verre. Me garderas-tu le secret ? puis-je compter sur toi ?

— Jusqu'à la mort, père Melzer !

— Eh bien ! dit le bonhomme en baissant la voix, tu me crois peut-être un heureux père ; tu crois que ma fille ne me donne pas de soucis, que je puis diriger sa volonté à mon gré, qu'elle est incapable de se révolter contre l'autorité paternelle....

— Certes, je le crois, répliqua Fritz fort surpris ; Marguerite est une fille douce et soumise.

— Oui, si elle n'aimait pas, interrompit le vieillard ; mais l'amour s'est logé dans son cœur, et la malheureuse n'est plus maîtresse d'elle-même. Ce serait donc un grand chagrin pour moi si elle aimait un homme indigne d'elle, sans probité et sans honneur.... Mais nous n'en sommes pas là, car c'est toi, mon garçon, qui est l'objet de cette bizarre affection.

Fritz ne fit pas attention à ces derniers mots et s'écria, le front rayonnant de joie :

— Oh ! que vous me faites donc plaisir, bon père Gaspard ?

Le père Melzer attaqua avec un courage surhumain une cuisse de coq des plus coriaces qui ne voulait pas se laisser entamer, et ses dents jaunes semblaient devoir y rester incrustées. Il trouva cependant moyen d'ajouter :

— Croirais-tu que le seul désir, l'unique pensée de cette tête brûlée, c'est, il faut bien te l'avouer, de devenir un jour ta femme !

— Bonne Grettly ! murmura Fritz ; il y a pourtant de méchantes langues qui prétendaient qu'elle reviendrait du couvent orgueilleuse et fière.... Comme ou la connaissait mal !... Quant à moi, je n'ai jamais douté d'elle.

Le bonhomme n'avait pas l'air de l'entendre ; il déposa sur son assiette, avec un soupir étouffé, la cuisse de volaille encore intacte, et regardant fixement le jeune sabotier :

— Eh bien ! mon garçon, compatis un peu à mes peines, lui dit-il. Tu le vois, c'est clair comme le jour, tu tiens en ton pouvoir l'avenir... la destinée... le bonheur de ma fille bien-aimée.

Fritz se leva, et, avec un transport passionné, s'écria :

— Oh ! son bonheur ne sera pas en de mauvaises mains, père Gaspard. Vous avez dit que j'étais un habile et laborieux ouvrier ; nuit et jour je travaillerai pour que jamais la misère ne l'atteigne et ne pâlisse son beau visage ; vous avez dit que j'étais un bon fils, j'aimerai ma femme avec la même constance que j'ai aimé ma mère. Vous avez dit que j'étais courageux ; eh bien ! quand je tiendrai la main de Grettly dans la mienne, jamais nul ne sera assez hardi pour l'insulter ou lui faire de la peine.

— Tu l'aimes donc bien ? demanda le bonhomme avec un sourire goguenard.

— Quelle question ? répondit Fritz exalté ; mais pour elle, moi qui suis pieux, je me tuerais, s'il fallait assurer son bonheur de mon sang ; moi, qui suis honnête, pour elle, je crois que je commettrais un crime !

— Bon et brave garçon, dit Gaspard en feignant d'essuyer une larme ab-

serfe. Je suis ravi de connaître le fond de ton cœur. Maintenant que je suis certain de ne m'être pas trompé en comptant sur ton dévouement au bonheur de Marguerite, tu vas me promettre et me jurer...

— Tout ce que vous voudrez, père Melzer.

— Non-seulement de ne rien tenter pour obtenir la main de ma fille, mais encore de m'aider à la guérir de sa folie.

Fritz regarda le bonhomme avec des yeux hagards :

— De sa folie ! que voulez-vous dire ! Je ne comprends pas.

— Sa folie, c'est son amour pour toi, mon garçon, c'est à-dire l'amour d'une jolie fille qui aura une fort jolie dot pour un beau garçon qui n'a que ses deux bras pour faire vivre son frère et sa vieille mère, et qui ne peut offrir à sa promise que dettes, misère et maladie.

L'impitoyable vieillard accentua froidement cette terrible explication en retournant à sa cuisse de coq invulnérable.

La foudre semblait avoir paralysé le malheureux Fritz ; il se croyait le jouet d'un songe ; le vieillard avait pris à ses yeux les proportions d'un mauvais génie qui le narguait. Il porta machinalement la main à son cou, pour y toucher son kreutzer de bonheur ; un instant le sang bourdonna à ses oreilles, et il fut sur le point de s'élançer sur Gaspard pour le tuer sur place ; il était ivre d'indignation et de colère. Il lui semblait qu'un grand trou s'était fait dans son cœur, et il chancela. Si Melzer l'avait regardé en ce moment, il eût eu peur, car un instant Fritz fut assassin par la volonté, et la flamme sinistre du meurtre brilla dans son regard. Toute sa vie s'écroulait comme un château de cartes. Il voulut crier, mais la voix s'étranglait dans son gosier.

— Tu ne réponds rien, garçon ? poursuivit le bonhomme ; c'est que tu sens combien j'ai raison. Tu conçois qu'abuser de l'influence que tu peux exercer sur le cœur de Marguerite pour l'engager à se soustraire à mon autorité serait une action indigne d'un honnête homme. Tout le village ne manquerait pas de dire, et moi tout le premier,

qu'en détournant ma fille de son devoir, tu n'avais en vue que ma fortune.

— Votre fortune ! interrompit le jeune sabotier avec un ricanement terrible, tandis que son front pâle s'empourprait d'une ardente rougeur, quel rapport y a-t-il entre mon amour pour Gretty et votre fortune ? Je n'y ai jamais songé et vous pouvez bien la garder. En devenant ma femme, Marguerite renoncera volontiers à tous ces colifichets que recherchent les autres femmes, et je vous réponds qu'elle ne manquera jamais de pain. Je rougirais, entendez-vous, si ma femme devait s'habiller et vivre de sa dot, c'est à-dire d'un argent que moi, son mari, je n'aurais pas gagné. Donc, je vous le répète, donnez-moi Gretty avec sa jupe de paysanne, et gardez vos écus.

— Garder mes écus ! s'écria le bonhomme, mais décidément, Fritz, tu es fou et tu fermes les yeux à la lumière, comme un enfant qui croit échapper au danger en ne le regardant pas. Si je te donne ma fille sans argent, c'est la vouer au malheur. Tu l'arracheras à une vie sûre et facile pour lui imposer une existence précaire et douloureuse. Tu n'as d'autre maison que la cabane de ta mère. Je veux bien qu'à force de travail tu puisses soutenir toute la famille aujourd'hui. Mais si Dieu, dans sa colère, t'envoie pour châtiment la maladie, faudra-t-il que ta mère et ta femme aillent mendier la charité sur les chemins ? et si t'envoie des enfants, est-ce avec des baisers et des caresses que tu les nourriras ?

— Épargnez-moi ! épargnez-moi ! murmura le malheureux jeune homme.

— Je suis forcé d'être dur avec toi comme le chirurgien avec le patient, Fritz ; mais je parle dans ton intérêt et celui de ma fille. J'aurais pu te chasser de ma maison, mais c'eût été te méconnaître ; j'ai mieux aimé me confier à ta raison et te faire le juge de ta propre cause.

— Mais je l'aime tant, je l'aime tant ! dit le fils de la veuve. Il m'est plus facile de mourir que d'arracher cet amour de mon cœur.

— C'est parce que tu aimes sincèrement Marguerite que tu auras le courage de renoncer à elle, reprit le bon-

homme. Elle est belle, jeune et riche, elle n'est pas habituée aux travaux de la terre; elle a une servante; elle peut satisfaire une innocente coquetterie dans le logis de son père. Et sous prétexte que tu l'aimes, tu veux lui faire partager ta vie de travail, de misère et de privations, les soucis constants qui sont votre partage, le dédain qui s'attache à la pauvreté la plus fière et la plus digne. Allons, conviens que ce serait une singulière façon de prouver aux gens qu'on les aime.

Le jeune sabotier cacha sa tête dans ses mains, sa colère était éteinte, il sentait les paroles du vieillard tomber dans son cœur brûlantes et goutte à goutte comme du plomb fondu. C'était un supplice de damné, car tout espoir était anéanti et toute résistance impossible du moment que le bonhomme de Marguerite était invoqué.

L'impitoyable Gaspard résolut de porter le dernier coup.

— Sois courageux jusqu'à la fin, Fritz, dit-il d'une voix dure et touchante, je veux à tout prix détourner ma fille de cet amour aveugle et sans but. Il faut qu'elle se marie avant que les langues de vipères aient jase sur son compte.

— Avez-vous pensé que je lui conseillerais de mentir à ses serments, de mentir à son cœur, de mentir à tout le monde? interrompit le jeune garçon avec indignation. Dois-je t'engager à tromper un honnête homme qui aura confiance en sa parole?

— Ce n'est pas tromper que d'éviter de faire parade de sa folie, insinua le bonhomme. Je connais un parti qui convient à Marguerite sous tous les rapports.

Les yeux de Fritz s'allumèrent de sombres éclairs, et une agitation fébrile parcourut ses membres robustes.

— Et quel est ce parti honorable? demanda-t-il avec effort, tandis qu'un sourire méprisait crispait ses lèvres sèches.

— C'est le fils d'un des plus riches marchands de bois de Roblingen, et je l'attends aujourd'hui même avec son père, reparti l'impitoyable Gaspard.

Fritz mordit ses lèvres jusqu'au sang pour ne pas laisser éclater un cri de

rage, et se tordit les poings. Cependant il ne put s'empêcher de dire :  
— Ah! il est heureux, celui-là; ce n'est pas un sabotier ni un chasseur d'abeilles. Il est riche, cela suffit. Qu'il n'ait pas sa femme! qu'il ne la rende pas heureuse! peu importe! on aura pesé dans la balance deux sacs d'écus, et si le poids y est, le père et le mari seront contents.

Puis s'animant tout à coup à cette pensée :

— O Grettly! chère sœur! dois-je donc te laisser vendre? dois-je assister au marché? Dois-je prêter la main aux marchands qui trafiquent de ton âme? Non. Si tu m'appelles à ton aide, Grettly, je viendrai. Si tu prononces mon nom, je l'entendrai, et la main d'un autre homme ne touchera pas la tienne sans ta volonté.

Le bonhomme, qui avait cru complètement le jeune sabotier, se redressa furieux à ce réveil de la passion qui lui parut un appel à la révolte. Regardant ce dernier transport d'amour et de regret comme une provocation et une menace, il se leva et s'approcha de son adversaire.

— Mon ami Fritz, lui dit-il, maintenant que mes projets et ma volonté te sont connus, si tu abusais de la faiblesse de ma fille pour la pousser hors du droit chemin, je dirais à tout venant que je t'avais mal jugé, que tu es sans cœur et sans probité, que tu as voulu t'introduire contre mon gré dans ma famille pour me dérober mon bien.

— Taisez-vous! taisez-vous! Gaspard Melzer, interrompit Fritz, exaspéré, ou je pourrais oublier.

— Que je suis le père de Marguerite, n'est-ce pas? poursuivit le vieillard. Donc, j'aurais raison d'ajouter que si tu étais mon gendre, tu t'indignerais moi voyant vert encore, malgré mes soixante ans, de ce qu'un vieillard prolongeât ainsi sa vie.

— Assez d'insultes, mon hôte! s'écria Fritz.

Et qu'un jour peut-être, à bout de patience, tu en abrégerais le cours? acheva l'insolent vieillard.

Le fils de la veuve s'avança vers lui pâle et terrible comme un spectre.

Gaspard eut peur et recula. Fritz sourit avec dédain.

— Je vous avais dit : Assez d'insultes, mon hôte ! La dernière était inutile ; c'est une balle morte. Ne craignez rien. Marguerite vous protège et vous m'êtes sacré comme un enfant. Du reste, je ferai tout ce que vous exigerez de moi, sauf de laisser Grettly croire à mon abandon volontaire ou à ma trahison. Elle saura que c'est pour son bien. Pauvre fille ! Elle m'accusera de faiblesse ; mais il le faut. Si elle devenait ma femme, elle serait malheureuse de me voir avili et déshonoré. Ma mère avait bien raison pourtant. Et moi qui risais de ses craintes ! Voyons, père Melzer, parlez. Je suis prêt à tout.

Le bonhomme voyait sans pitié cette douleur désespérée. Il répliqua :

— Tu as dit, là une bonne parole, Fritz, une parole qui te vaut, mon estimée. Je n'en abuserai pas. Tout ce que je te demande, c'est de quitter le pays, mais le plus promptement possible.

— C'est bien, je partirai, dit le fils de la venue d'une voix brève.

Melzer se frotta les mains.

— Si tu es obligé d'emmener ta mère et Christly, je te jure que je vous viendrez en aide. Autant que mes moyens melle permettront, bien entendu.

Le visage ravagé de Fritz eut un dernier tressaillement, mais il répondit sans colère :

— Gardez votre argent, père Gaspard ; jusqu'à présent ni moi ni les miens n'avons, Dieu merci, mangé le pain d'autrui.

Bien ! très-bien ! Fritz, dit le vieillard, qui se sentit soulage d'un poids énorme. Je ne m'étais pas trompé sur ton compte. Tu es fier, mais c'est là une noble fierté ; tu es vraiment un garçon de cœur, et je regrette.

Puis, entr'ouvrant la porte :

— Catherine, s'écria-t-il en se frottant les mains comme un homme qui se réjouit au moment d'accomplir une bonne action, apporte-moi la houppe verte tu sais.

La ménagère apparut aussitôt, portant sur son bras une houppe verte de drap vert qui n'avait pas plus de poil qu'un caillou.

Le bonhomme prit avec précaution ce splendide vêtement et le remit entre les mains du jeune homme. — Tiens, dit-il avec un sourire de satisfaction, Christly aura là un bon habillement chaud pour l'hiver.

Puis, sans remarquer la profonde stupefaction de Fritz, il tira de son profond gousset un carlin d'or fort proprement enveloppé dans un morceau de papier.

— Et toi, mon garçon, ajouta-t-il, en clignant de l'œil, voilà pour t'amuser à la fête.

Le jeune sabotier devint d'une pâleur livide. Cependant il prit le carlin d'or, le mit dans une des vastes poches de la houppe, et déposant ce précieux fardeau entre les mains de la ménagère :

— Dame Catherine, dit-il simplement, vous donnerez ce haillon de ma part au premier mendiant qui passera.

Puis, saluant le vieillard de la main, il sortit de la chambre.

## LE MAI.

Le lendemain, c'est-à-dire le premier jour de mai, peu après le lever du soleil, le petit village de Nordstetten s'éveilla pimpant et coquet, car des mains mys- térieuses l'avaient paré pendant son sommeil.

Comme le plantage du mai était sévèrement défendu par les ordonnances forestières, les galants avaient attaché aux portes ou aux fenêtres des maisons de leurs promesses ou de leurs préférences de frais bouquets de fleurs hâtives, ornés de rubans aux couleurs éclatantes et variées qui avaient parfois cinq pieds de long. Le sol était jonché d'émondes de branches vertes et de fleur effeuillées.

Les jeunes gens, les uns en culottes de drap bleu de ciel, les autres en culottes de peau jaune, mais tous portant le gilet écarlate, les bretelles rouges et le feutre enrubanné, parcouraient les rues, maïs- que en tête, et s'arrêtaient devant chaque porte ou chaque fenêtre fleurie pour donner une aubade.

Des bandes d'enfants, chargés, ceux-ci de corbeilles recouvertes d'un linge blanc et décorées de rubans et de feuillage, ceux-là de grandes mannes rem-

plis de paille hachée, s'en allaient, de maison en maison, quêtant des œufs.

Quand la ménagère se montrait généreuse, ils lui chantaient en chœur la complainte.

Ha ! ha ! ha ! le voilà ! le voilà !

L'homme de mai revenu, le voilà !

Mais les jeunes drôles semaient impitoyablement de paille hachée le seuil de celle qui refusait de mettre à l'offrande, chose fort rare, du reste.

Les habitants de Nordstetten, revêtus de leurs plus beaux habits, allaient et venaient au milieu de ce tumulte que dominait le joyeux carillon des cloches, et le soleil semblait planer sur la fête comme un radieux sourire du ciel.

Mais bientôt, au bruit d'une nouvelle qui circula de bouche en bouche, les rues se dépeuplèrent comme par enchantement, et la petite place du village fut, en un instant, envahie par la foule. Des groupes stationnaient déjà devant le logis du riche Gaspard Melzer, et contemplaient avec stupéfaction un mai gigantesque, tout enjolivé de rubans rouges à paillettes d'argent et de fleurs nouvelles ; la rose surtout y figurait avec une profusion extraordinaire. Chacun se demandait avec étonnement par quel miracle on avait pu, en une seule nuit et à l'époque où les nuits sont si courtes, transporter et planter là cet arbre immense sans attirer l'attention du voisinage. Il avait fallu au moins six hommes, et deux chevaux, donc le galant devait avoir des complices parmi les garçons de Nordstetten ou des pays environnants, ou bien la mystérieuse plantation de ce mai superbe était l'œuvre du démon. Beaucoup penchaient pour cette dernière opinion. En effet, si le diable n'avait pas fait cette besogne, quel était le gaillard assez téméraire pour tirer de la forêt un sapin que sa taille destinait à être prochainement marqué ? Qui donc, après avoir commis ce délit forestier, puni par la loi d'une amende de vingt thalers au minimum et de trois ou quatre mois de travaux forcés, qui donc aurait osé venir le planter en pleine place publique, à deux pas de la maison commune ?

Et la foule, toujours avide de mer-

veilleux, faisait mille commentaires à ce sujet.

Fritz, d'un air insouciant, parcourait les groupes, écoutant les réflexions de chacun, sans perdre de vue la fenêtre de Marguerite, dont les volets intérieurs étaient encore fermés. Quant à Melzer, plus matineux que sa fille, il était levé depuis longtemps et mettait ses comptes en règle, sans s'inquiéter du bruit qui de la place montait jusqu'à lui. Mais bientôt il bondit sur son siège en apercevant le faite d'un mai pavoisé, qui, ondulant sous le vent, venait effleurer l'embrasure de sa fenêtre comme pour le narguer.

Il devint pâle de colère ; car un mai révèle toujours un amoureux.

— Qui donc, s'écria-t-il, a eu l'effronterie de venir planter un pin au seuil de ma tour, sous les yeux de ma fille, qui est presque étrangère au pays et qui n'est encore fiancée à personne ?

Il se mit à réfléchir :

— Ce n'est certes pas Fritz. Le fils de la Maranelé est un pauvre sabotier à qui sont interdites ces galanteries ruineuses. Un seul garçon, entre nous, aurait pu se croire en droit, à la rigueur, de faire cette courtoisie à Marguerite, c'est le fils de mon vieil ami de Böblingen ; mais il ne connaît pas ma fille, il ne l'a pas même vue, puisqu'au lieu de venir hier à Nordstetten, il a dû partir précipitamment pour Mayence, où son banquier venait de mourir. Oh ! il faudra bien que je découvre l'auteur de cette équipée, et je la lui ferai payer cher !

Il endossa vivement la vieille houppelande que Fritz avait dédaignée la veille, et courut s'embusquer derrière son guichet, dardant son œil de renard à travers le grillage et écoutant de toutes ses oreilles. Cet espionnage ne lui porta pas bonheur, car il entendit prononcer son nom accompagné de force épithètes malsonnantes. Comme on ne le savait pas si près, chacun parlait à cœur ouvert :

— Est-il heureux, ce vieux grippe-sou, d'avoir un si beau mai devant son château fort ? disait l'un.

— C'est tout profit pour lui, disait un autre, le galant payera l'amende et Melzer gardera le sapin.

— Cette bonne petite Grettly ne se doute guère que le maudit ladre ne l'a ramenée l'avant-veille de mai au pays que dans l'espérance de voir un jeune fou lui offrir un arbre de la forêt, malgré les défenses, et des rubans plus beaux que ceux d'une archiduchesse.

— Il est malin comme un singe, ce Melzer ? il payera les gages à dame Catherine en rubans et il aura du bois pour son hiver.

— Et du bois vert, c'est ce qu'il lui faut... si ça ne brûle pas, au moins ça dure longtemps.

Et les deux paysans éclatèrent de rire.

Le vieux Gaspard enrageait derrière son guichet, et, tout en comptant ses ennemis, il dut faire instinctivement quelque vœu semblable à celui que les historiens attribuent les uns à Néron, les autres à Caligula. Toutefois, il n'eut pas le courage d'en entendre davantage, et, ouvrant brusquement la porte, il apparut sur le seuil, furieux et menaçant, et il s'écria en étendant son poing vers la foule surprise :

— Je ne veux pas de ce mai insolent ; c'est un outrage pour ma fille. Grettly est une honnête créature qui sort du couvent et qui a eu le temps d'y oublier vos sottes coutumes. Elle n'a permis à personne d'attirer sur elle l'attention des fainéants et d'exposer son nom à leurs bavardages, en transportant ici un sapin volé.

Puis se ruant sur l'arbre, il tenta de l'ébranler. Vains et ridicules efforts ! Les assistants ne purent s'empêcher de rire de cette colère impuissante. Exaspéré de se voir ainsi bravé par tous les gens qu'il regardait comme inférieurs à lui, Gaspard reprit :

— Vous applaudissez au mépris de la loi, bonnes gens. Eh bien ! moi ! si je savais le nom de l'audacieux coquin qui a planté ce mai, je le traînerais sans miséricorde devant le bourgmestre.

— Bonhomme Gaspard, vous vous échauffez à faux. Ce mai a été dressé en l'honneur de votre fille, comme témoignage rendu à sa beauté et à sa vertu. Vous ne pouvez empêcher un honnête garçon de la trouver jolie ni de l'aimer ; ça ne peut lui faire aucun tort. Libre à vous de fermer votre porte au

nez du galant ; libre à vous de faire de Marguerite une religieuse pour n'avoir pas de dot à lui donner ; mais il est inutile de vous escrimer contre ce pauvre sapin qui est fort innocent, et qui réjouit les yeux de tout le monde.

Melzer se redressa comme un coq de combat, et foudroyant le fermier des étincelles de ses petits yeux ronds :

— Ah ! ça ne lui fait aucun tort, maître Heinrich ! et qu'en savez-vous ? Etes-vous son père ? Vous ai-je donné à garder la réputation de Marguerite ? Je dis que ces témoignages bruyants et publics blessent l'honneur d'une jeune fille. Son fiancé seul a le droit de lui offrir un mai, et il peut justement s'offenser de ce qu'un inconnu s'arroge ce privilège. On peut croire que ma fille l'y a encouragé. Non, cet arbre ne doit pas rester sous la fenêtre de cette enfant comme une bravade. Allons ! un coup de main, mes amis, aidez-moi à l'abattre, et nous viderons ensuite quelques vieilles bouteilles pour vous remettre de votre fatigue.

Heinrich fit un geste de refus et d'indignation.

— Vous nous offrez à boire, père Melzer, merci ; mais ce serait une honte d'accepter. Nous ne voulons pas vous entraîner à votre ruine ; vous nous reprocheriez ce vin-là jusqu'à votre mort.

Le vieux Gaspard sentit l'ironie insultante de cette réponse, et regardant le fermier d'un air défiant :

— Tu défends bien hardiment le mai, Heinrich. Est-ce toi qui l'as tiré de la forêt ?

— Non pas, Dieu m'en garde ! Toute jolie que soit Grettly, je ne suis pas d'humeur à offrir un mai à la fille de l'usurier qui s'est emparé de mon héritage parce que la grêle m'a empêché de lui rendre trois cents florins à l'échéance.

Quelques rumeurs coururent dans la foule, mêlées de ricanements. Melzer feignit de ne pas avoir entendu cette âpre réponse, et s'adressant à un autre qui souriait méchamment :

— Et toi, Jorgli, le bûcheron, qui parais si joyeux, est-ce toi qui nous aurais joué un tour de ton métier ?

— Y pensez-vous, maître, répliqua Jorgli avec une fausse humilité, est-il

permis à un misérable bucciféron comme moi, d'offrir un mari à une demoiselle qui sort du couvent, et dont le père est assez riche pour la marier à un landgrave ruiné ?

— A la bonne heure, tu es un garçon modeste et de bon sens, dit le vieillard en feignant de ne pas saisir l'épigramme cachée sous ces paroles mielleuses. Et toi, Jockel, le marchand de chevaux ?

Jockel se rengorgea :

— Certes, ma fortune est connue, et ce ne serait pas une ambition désordonnée de ma part que de vouloir épouser votre fille; je conviens aussi qu'elle est fort aimable et avenante; mais si elle devenait ma femme, elle aurait un défaut insupportable.

Un défaut, et lequel? demanda agrément Gaspard, tandis que tous les yeux se fixaient sur le marchand de chevaux.

Jockel prit un air grave :

— Elle m'apporterait en ménage un beau-père.

— Eh bien ?

— Eh bien, ce beau-père est un avare qui m'a trompé dans tous les marchés que j'ai conclus avec lui.

Ce fut alors une joie folle parmi tous les assistants en voyant la mine penaude de Melzer, mais la conscience de sa brillante position lui rendit bientôt toute sa présence d'esprit; il releva dédaigneusement la tête et arrêta ses yeux de fureur sur quelques paysans qui se cachaient au second rang pour rire comme les autres. Il s'avança un peu et tira l'un d'eux par la manche :

— Diable! dit-il, comme tu es gai aujourd'hui, Conrad Bomuller, et quelle jolie veste neuve! Combien t'a-t-elle coûté ?

Le paysan parut embarrassé.

— Croyez bien, maître Gaspard, que si j'y riens!

— Eh! mon Dieu, c'est signe que tu as l'esprit léger et la poche lourde. Tant mieux, mon compère, je m'en réjouis pour toi; tu sais que ton billet échoit à la fin de mai! Comme je suis accommodant, si tu veux payer plus tôt, nous déduirons les intérêts.

Conrad ne riait pas; son visage était devenu sombre comme la nuit.

— Hélas! mon bon monsieur Gaspard,

mes trois garçons qui sont là, derrière moi...

— Tiens! il ne rient plus comme tout à l'heure, interrompit Melzer.

— Ils ont été malades des fièvres et n'ont pu travailler depuis deux mois. Il a fallu payer les drogues et le médecin. Je vous demanderai du temps, mon bon monsieur Gaspard.

— Mais les fils sont tout à fait rétablis maintenant, Conrad. On n'est pas si gai quand le mal vous tient encore. Du temps! du temps! tout le monde me demande du temps pour payer. Et puis on ne paye pas, et on m'accuse de voler des héritages. Tu as entendu Heinrich ?

(A continuer.)

## LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement: un an, \$1, un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement *franco*: A. M. H. HÉBERT, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal, ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements:—

M. Z. Chapeau, Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St. Joachim, Haute-Ville, Québec.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

M. E. Bourguignon, St. Jean d'Iberville.

M. M. Duchesneau, St. Jérôme.

M. Cyriac Chaput, L'Assomption.

M. L. A. Deromé, Joliette.

M. A. Cadieux, Varennes.

M. C. Thérien, St. Isidore.

M. N. Dorais, St. Urbain Premier.

M. N. Picard, Laprairie.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. L. H. Lafleur, Yamaska.

M. F. X. Collette, Verchères.

M. G. St. Cyr, Maskinongé.

M. Jos. Ostigny, Chambly.

H. HÉBERT, IMPRIMEUR-GÉRANT.